

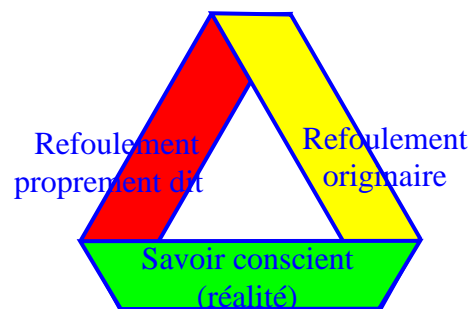
Le refoulement originaire

Freud s'est senti contraint de faire cette hypothèse du refoulement originaire parce qu'il lui semblait logique que la force refoulante trouve un allié dans une force aspirante. Le refoulement proprement dit, contenant des pensées qui avait été admises par le conscient, puis refoulées, devait donc logiquement s'appuyer sur un refoulement originaire dont le contenu n'avait jamais été admis dans le conscient. Dans son texte sur « le refoulement » de la métapsychologie de 1915, Freud écrit : Nous sommes donc fondés à admettre un refoulement originaire, une première phase du refoulement qui consiste en ceci que le représentant psychique (représentant-représentation) de la pulsion se voit refuser la prise en charge dans le conscient, avec lui se produit une fixation, le représentant (*Repräsentanz*) subsiste, à partir de là, de façon inaltérable et la pulsion demeure liée à lui.¹ "

On peut constater qu'il emploie, là, le mot *Repräsentanz*, suite à celui de *Vorstellungsrepräsentanz* employé dans la parenthèse, un peu avant. Bref sur les deux mots disponibles en allemand, qu'il accole dans un premier temps, il choisit le *Repräsentanz* au lieu de la *Vorstellung*, qui est le plus usité par ailleurs. Il ne convient pas de faire une fixette là-dessus, car on voit, ne serait-ce que dans la suite du texte et dans toute l'œuvre, que Freud emploie assez indifféremment *Vorstellung* et *Repräsentanz*.

La logique de son explication tient en ceci : la représentation refoulée ne l'est pas seulement à cause des instances refoulantes, le moi et le surmoi, mais à cause de l'attraction que produit le refoulé originaire.

Si l'on définit la représentation par une lettre, c'est-à-dire une surface cadrée, je ne pense pas que le refoulement originaire contienne des représentants de la pulsion : le refoulement originaire, de par son existence contribue à la formation des pulsions mais il ne contient aucune représentation. Son statut d'originaire, c'est bien ça : c'est le lieu insaisissable par excellence parce qu'il ne contient pas de représentation ; la zone dessus-dessous de la bande de Mœbius correspond bien à cela : elle est insaisissable on ne sait pas s'orienter dans cette zone là. Mais elle est indispensable à la tenue de la bande de Mœbius comme telle, elle empêche que la zone dessus vienne totalement se rabattre sur la zone dessous : elle permet donc une zone de conscience et une zone de refoulement proprement dit.

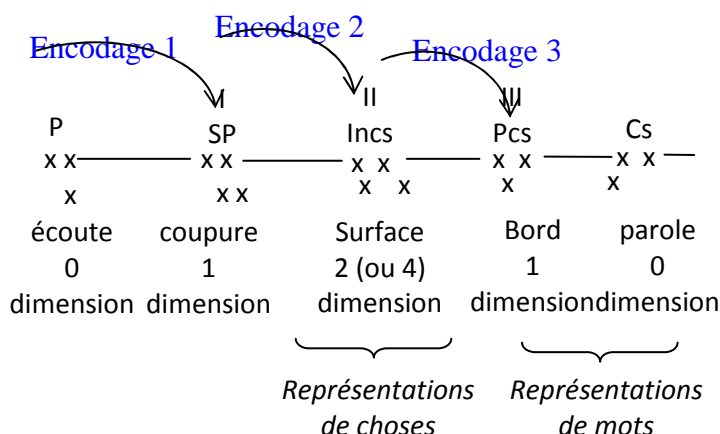


¹ Métapsychologie, Gallimard, p.48. GW X p.250.

Pour se sortir de la difficulté je propose ceci : s'il y a une distinction à faire, artificielle puisque Freud ne la fait pas, ce serait de traduire *Repräsentanz* par inscription et *Vorstellung* par écriture. Cette différence refléterait, dans l'usage français et contemporain, la différence que Freud faisait entre représentant de la pulsion refoulé originairement et représentant de la pulsion refoulé secondairement.

La différence entre inscription et écriture réside en ceci, qui représente ce que Freud dit de la différence entre ces deux refoulés : le premier est illisible, bien que gravé dans la mémoire, tandis que le second est lisible, moyennant le décodage de l'interprétation. La théorie des coniques ([Correspondance entre les coniques et la théorie des noeuds](#) , et plus loin ici, la théorie de la rondelle) est bien utile à saisir cette différence : les inscriptions sont les courbes non fermées (parabole, hyperbole) tandis que les écritures, qui permettent de déboucher sur de la signification, sont de courbes fermées (ellipse, cercle).

Ce qui m'amène à une légère distorsion de la théorie freudienne. Ces inscriptions certes, peuvent être dites représentant la pulsion dans l'acception d'une pulsion ayant source organique, comme Freud le pensait alors. Dans l'idée de la pulsion de mort qu'il a introduite par la suite, et dont Lacan a fait le symbolique, on retrouve nos inscriptions comme traces symboliques inachevées. Ce qui pousse, en termes de pulsion de mort c'est cet inachèvement. Et nous retrouvons aussi l'enfance de la théorie psychanalytique : ces inscriptions ne seraient autres que les signes de perception de la lettre ².



Un premier encodage donc (SP, Signes de Perception : courbe non fermée), en souffrance des encodages suivants, sous forme de représentation de chose (courbe fermée formant surface et lettre) dans l'inconscient, et de représentation de mot dans le préconscient (courbe fermée formant trou et signifiant). L'existence de ce premier encodage pousse à l'encodage suivant et donc attire à lui le matériel qui pourrait lui servir à cet effet, matériel « qui ressemble » stocké dans les représentations de chose et les représentations de mots.

A quoi pourrait-on rattacher le contenu du refoulement originaire, qui serait donc stocké sous forme de signes de perception c'est-à-dire de courbes non fermées ?

Je dirais, tout ce qu'on regroupe sous le terme de scène primitive. J'élargis le sens donné habituellement à ce concept : observation du coït des parents. J'appelle scène primitive cette figuration de la copulation avec l'Autre dans une position passive, assimilée au viol c'est-à-dire à la séduction dans la petite enfance, récits dont Freud s'étonnait qu'ils fussent si

² Naissance de la psychanalyse, PUF, p.155.

répandus. Il en avait conclu qu'il s'agissait d'un fantasme. Je pourrais aussi y rattacher le *fort-da*, à condition de rattacher à l'observation par Freud du jeu de la bobine, tout ce qu'on rencontre de négativisme chez les jeunes enfants : ces périodes où ils ne savent dire que « non », où ils n'ont de cesse de transgresser tous les interdits y compris les plus importants concernant leur sécurité. On peut le traduire ainsi : ils sont dans la rencontre première avec un être omnipotent et omniscient, la mère qui décide quand elle vient et quand elle part, et de tout ce qui concerne l'enfant. Pour devenir sujet il est indispensable de s'opposer à cette omniscience et omnipotence, en rejetant tous les interdits.

Fort : rejet de ce que tu dis savoir sur moi, rejet de ton omniscience et omnipotence,
da : le mot que je dis est le mien, même si ce n'est que « non ! ».

Il s'agit d'un moment de la naissance du sujet, qui se rattache donc à ce moment rapporté comme l'observation d'un coït des parents, qui est aussi la naissance du sujet. Le souvenir ou le fantasme d'un viol est du même ordre : c'est l'imaginarisation ou la tentative d'imaginarisation de l'Autre, c'est-à-dire du langage incarné dans un autre, qui vient pénétrer le moi malgré lui, lui donnant naissance.

Je trouve que de rassembler ainsi des bouts épars de théorie freudienne donne une certaine élégance à l'édifice théorique. ça pourrait se retrouver sous le terme générique emprunté à Lacan de rencontre avec le grand Autre. Je dirais même volontiers : pénétration par le grand Autre, car, sous des modalités diverses, ça rends compte de la façon dont le langage nous a pénétrés et le mode sous lequel nous nous en sommes saisis. En d'autres termes encore, topologiques, c'est le moment d'établissement d'un dedans et d'un dehors, bref, le moment de naissance du moi.

Voilà pourquoi je tiens à la théorie d'une reconstruction après coup de ces rencontres avec le grand Autre, car on ne peut pas appeler « représentation » ces inscriptions, dans la mesure où, leur codage étant inachevé, elles restent illisibles. Ainsi suis-je en accord avec Freud qui bien qu'appelant ces traces « représentant » n'en énonce pas moins leur caractère irrémédiablement refoulé. Bon, je tiens à cette théorie du fait de ce qu'il me semble de sa cohérence qui permet de concilier le Freud d'avant la pulsion de mort, le Freud d'après, et le Lacan de la pulsion de mort conçue comme le symbolique. Mais on peut bien proposer d'autres théories qui peuvent peut-être présenter des degrés de cohérence plus élevés, pourquoi pas ? Je suis preneur !

On retrouve tout ça dans « La lettre volée » de Lacan dans laquelle il renoue sans le dire avec les successions d'encodages de la lettre 52. Dans l'analyse de la nouvelle de Poe, la lettre volée est illisible au sens où personne ne la lit, personne n'en connaît le contenu. Tout se passe comme si, cependant, cette lettre elle-même, comme trace, conférerait un certain pouvoir à celui qui la détient, notamment le pouvoir... de se retrouver en position féminine, c'est-à-dire passive. L'action revient à ceux qui, ne possédant pas la lettre, cherchent à la posséder, en fonction de ce qu'ils imaginent de ce qu'elle contient et du pouvoir qu'elle confère : il s'agit bien d'une reconstruction après coup, indépendante du contenu réel de la lettre, puisque ceux qui imaginent ainsi ne l'ont pas lue. Ils ont encodé une trace avec autre chose... ce qui se démontre ensuite mathématiquement avec des encodages de lettres dans la suite du texte de Lacan. Cette action qui les *pousse* à posséder la lettre, à la voler à leur tour, voilà la pulsion. Voilà le caractère attractif du refoulement originaire. Il faut bien voir ce drame comme intrasubjectif. En chacun de nous il y a un possesseur de la lettre trace, inscription originaire, et un chasseur (cf. mon rêve de la biche dans « [Double refoulement](#) ») qui cherche à se l'approprier. Il y a donc en chacun une position féminine et une position masculine.

La castration serait donc cet achèvement des inscriptions les transformant en écritures lisibles, en tant que cet achèvement est l'achèvement d'un trou. Ce qui s'imaginaire par la castration, parce que c'est ce dont nous disposons comme inscriptions (illisibles) de la différence sur le corps féminin : il y a un inachevé, quelque chose qui manque comme lettre et

que nous remplaçons par le phallus, tous autant que nous sommes, hommes et femmes. La lettre volée, le réel, il est là dans cette absence que présentifie le corps féminin. Mais c'est bien cette absence, cet inachèvement qui nous permet d'achever par ailleurs la construction de notre image du corps, moyennant cet élément vécu comme manquant ou possiblement manquant.

Notre corps fonctionne ainsi autour de ses trous ($\$$), de même que l'Autre se présente comme barré (A), et cherchant à se compléter de notre propre corps, à la façon de Chronos dévorant ses enfants, ou la façon du phallus de la mère.



Mais en revanche, d'un point de vue pratique il est clair qu'il y a des trucs qui ne peuvent pas arriver au conscient : la mort par exemple, qu'est-ce que vous voulez que ce soit ? L'humanité a érigé des temples, des systèmes religieux, des systèmes philosophiques, des œuvres d'arts, des romans, brefs des tonnes de représentations pour tenter de représenter néanmoins ce qui ne peut que rester irréprésentable. Voilà un des refoulements originaires, à la base de la représentation (c'est en ce sens qu'il faut entendre « origine » je crois), c'est-à-dire ce qui fait limite à la représentation.

De même à l'origine, nous n'y étions pas, je veux dire, à la naissance, que ce soit la notre en propre ou la naissance de l'humanité. Anthropologues et linguistes ont fini par le constater et je crois que c'est Benveniste qui a du donner cette formule : on ne devient linguiste qu'à partir du moment où on a fait le deuil de cette idée qu'on pourrait connaître l'origine du langage. En anthropologie les mythes sont là pour donner une explication de l'origine de ce peuple là ou de toute l'humanité. Ils ne font que pallier à l'absence de représentation de cette origine.

Le franchissement du pas de la naissance c'est-à-dire de l'advenue au monde du langage se produit au moyen du symbole phallique. Non pas l'objet, qu'on pourrait assimiler au pénis, mais le représentant de la fonction qui fabrique les représentations, c'est-à-dire quelque chose qui est là même lorsque l'objet n'est pas là.

En tant que fonction, le phallus fait partie de cette cohorte d'irréprésentables. Je l'appelle comme ça, j'aurais pu dire sexe féminin. Ce dernier est irréprésentable car il « se représente » fondamentalement (« originellement ») comme une absence de phallus ; représenter une absence, voilà une gageure incontournable. Ce n'est tout simplement pas possible. Car on la représente par une présence c'est-à-dire par le phallus, c'est bien en témoignage de cette impuissance à combler le trou. L'expérience analytique montre qu'on se

donne tous la même explication pour cette absence : la castration. En ce sens le sexe féminin rejoint la mort et l'origine dans le catalogue des irréprésentable, donc impossible à refouler, puisqu'on ne saurait refouler qu'une représentation. Or là, il n'y a pas de représentation.

Le phallus n'est donc pas le pénis, mais en tant que représentant la fonction de représentation, il s'appuie sur la différence sexuelle.

Je pense à un de mes analysants qui a eu un délire dans lequel on allait lui couper la tête... il est parti comme un fou en voiture à la place de la Bastille pour en faire plusieurs fois le tour, car il mettait ça en rapport avec la révolution et la décapitation de Louis XVI (qui a eu lieu place de la Concorde et non place de la Bastille, mais pour lui, c'était la Bastille le symbole de la révolution). Bref en travaillant ça, il s'est bien aperçu du rapport à la castration : ce n'était qu'un déplacement vers le haut de sa culpabilité. Qui dit culpabilité dit coupable, c'est-à-dire qu'on peut couper.

D'accord c'est un homme. Mais j'en ai entendu de belles, de toutes ces femmes qui se vivent en rêve avec un phallus, et qui ont des douleurs ici et là, n'importe où sur le corps et se déplaçant sans cesse, comme trace d'une coupure qui ne trouve pas sa place et pour cause : dans la réalité, rien n'a été coupé ! Leurs rêves montrent d'ailleurs le phallus venant se greffer à peu près à n'importe quel endroit du corps... ainsi ai-je entendu parler de phallus dans le dos ! Dans le dernier rêve de ce genre dont je me souviens, le phallus de la dame était deux : il y en avait un à la place du clitoris, ce qui est assez logique, mais l'autre était sur le genou ! Et je ne parle pas des investissements sur la godasse qui, chez hommes et femmes, fait aussi bien représentant phallique.

C'est pourquoi, à mon sens, le fait que quelqu'un situe la coupure au niveau de la tête ou de n'importe où ailleurs sur le corps n'est pas le problème : il s'agit bien toujours de la castration. Dans un rêve récent, je me suis moi-même trébuché avec une énorme coupure au milieu de la cuisse.

La problématique est exactement la même, à ce qu'il me semble, qu'on soit homme ou femme. C'est là notre grande unité, qui fait notre appartenance au genre humain et non à deux espèces différentes, les hommes et les femmes. Pas d'essence de l'homme pas plus que d'essence de la femme, mais *un rapport* dont le phallus est l'emblème, la notation mathématique.

L'exemple qui me paraît le plus simple c'est le passage de la conception de la physique d'Aristote à celle de Galilée. Pour expliquer le mouvement des corps physiques Aristote supposait des classes d'objets différentes : les lourds et les légers, les chauds et les froids ; le mouvement de l'objet s'explique alors parce qu'il cherche à rejoindre le lieu de son essence : le bas pour les objets lourds, le haut pour les objets légers. Pragmatiquement, ça marche aussi. Le pas de Galilée, c'est d'avoir supprimé les classes d'objets pour en venir à une seule loi qui règle le mouvement de tous les objets : $e = \frac{1}{2} gt^2$. C'est une loi qui exprime, non plus une essence de l'objet, mais un *rapport* entre les objets. L'essence de l'objet n'a plus aucune importance, pas même sa masse.

De même, le pas de la psychologie (ou de la psychiatrie) à la psychanalyse, c'est le passage d'une conception des humains en classes (les psychotiques, les névrosés, etc..) à une seule loi qui rend compte du *rapport* entre les humains. Cette loi est phallique et s'exprime sous la forme d'un rapport, là aussi ; on peut la contester, mais il est vrai qu'elle suit la même évolution que celle d'Aristote à Galilée. Dans cette conception, le phallus n'est plus un *objet* calqué sur le pénis, c'est une *fonction*, qu'on peut écrire $\Phi(x)$, et que la topologie, en ses formules dessinées, représente mieux qu'une algèbre (bien que Lacan aie proposé diverses formules algébriques). Si on conteste le caractère phallique de cette fonction, on peut bien se contenter de l'appeler $\Phi(x)$, et la préciser : fonction langagière, ou pourquoi pas aussi : fonction subjective, ou fonction symbolique. Pourquoi pas. Sa neutralité algébrique rend

possible une foule d'interprétations et permet à chacun de s'en servir un peu dans son sens. Paradoxalement, l'universel sert ainsi à sauvegarder le particulier.

Ce qui contribue à aller dans le sens indiqué par Freud d'une force aspirante du côté du refoulement originaire : le travail de la dite pulsion de mort, c'est-à-dire du symbolique, consiste à chercher sans cesse à symboliser cet in-symbolisable. Les représentations qui ont été mises à la place de ces représentations manquantes sont du coup soumises elles aussi au refoulement car elles sont contradictoires logiquement : elles représentent un irréprésentable. De cette logique participe le narcissisme qui se trouve lésé par la castration autant que par la mort ; pour s'en protéger, c'est-à-dire pour préserver une image du corps comme « complet », on doit chasser toute représentation qui rappelle qu'il y a du trou, de l'incomplet dans le champ de la représentation, qui implique le corps.

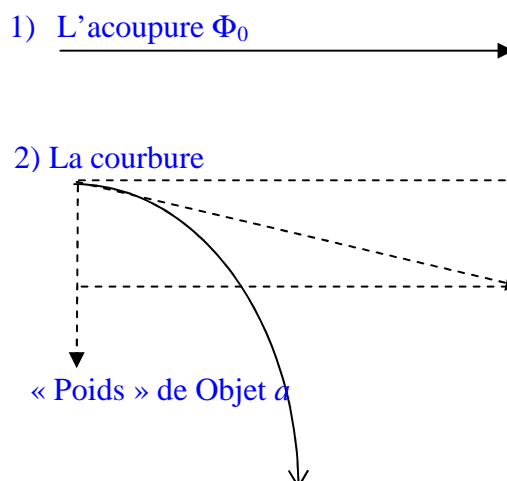
Enfin il y a le père. C'est aussi un irréprésentable. Seule la mère peut dire qui est le père de l'enfant ; ce n'est pas un « donné », ce qui fait qu'en définitive, rien n'est un « donné ». Ici, un donné fondamental, l'origine de l'enfantement est suspendu à une parole que l'on doit croire. D'où le succès du mythe de l'annonciation dans la chrétienté et la profusion de peintures représentant cet irréprésentable : comment une femme a-t-elle pu concevoir d'un dieu, c'est-à-dire de quelqu'un de fondamentalement absent ? Mais ça, c'est le statut du père comme tel. Ce mythe collectif renvoie au mythe particulier de chacun : comment c'est que j'ai été conçu ? Il a bien fallu que papa rentre dans maman ce qui est insupportable, car ça nous renvoie encore une fois à la castration. La paternité est fondamentalement liée à la castration. Ensuite elle sera liée à l'Œdipe, le père étant censé être celui qui interdit la mère.

Mais nous retrouvons à travers ce mythe celui de la fondation du langage : le mot est le meurtre de la chose. C'est-à-dire que l'origine du mot, en fait, ne sera jamais la chose mais les échanges entre les humains. Voilà l'origine fondamentale de l'originaire : un impossible, le réel. Tous les mots ne sont que des substituts à cet impossible de faire venir la chose comme telle dans le langage. C'est de la fonction langagière comme telle dont il s'agit ;

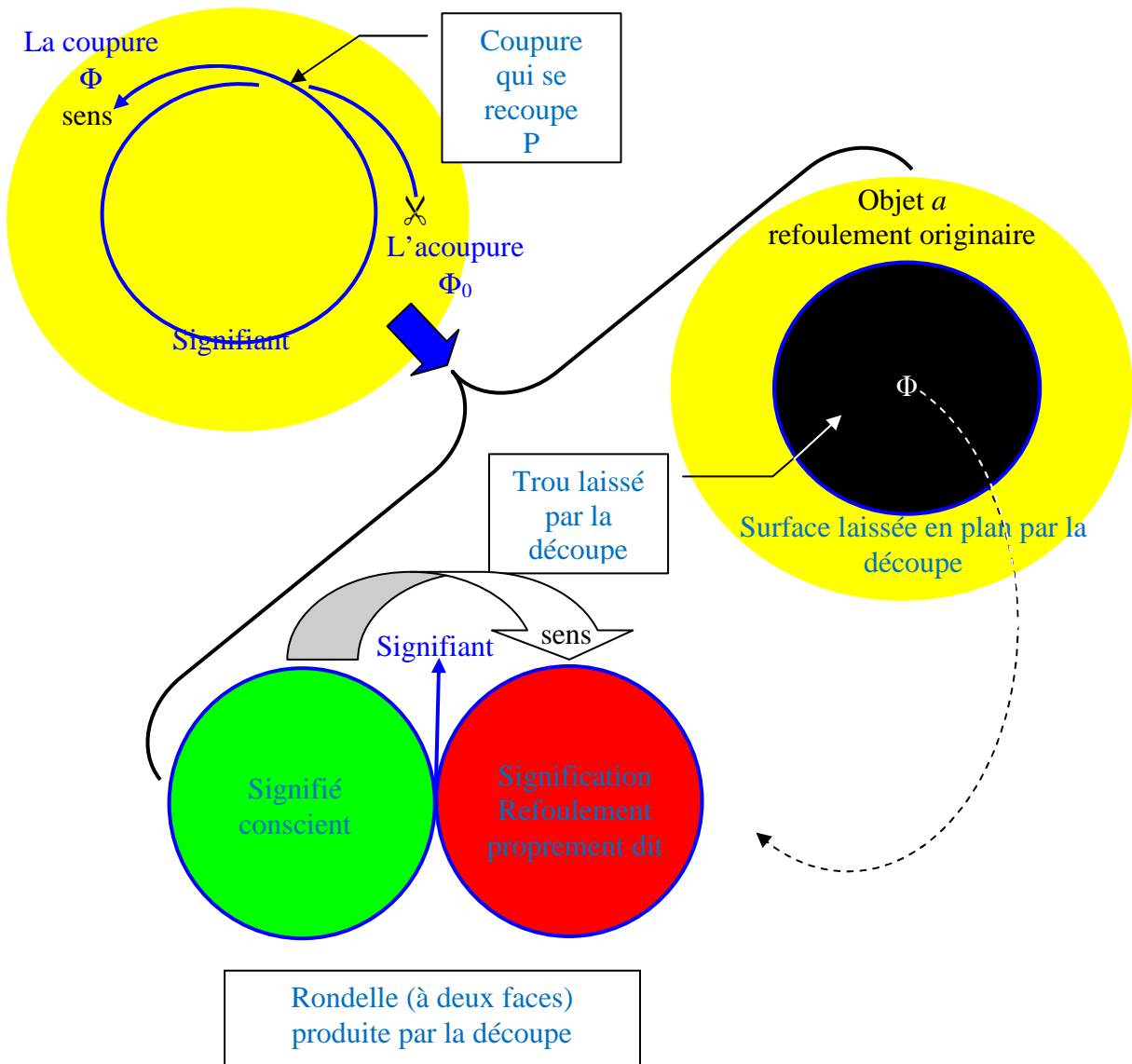
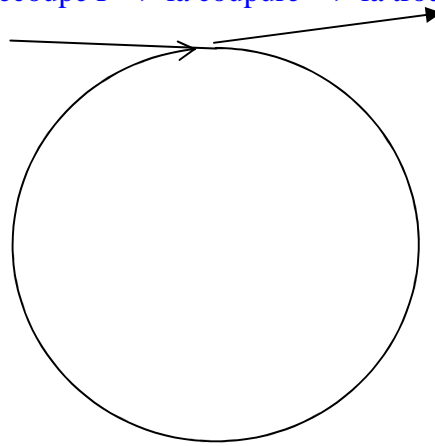
En ce sens, nous ne pouvons pas nommer la fonction comme telle ; nous le pouvons certes mais par les mêmes substituts et artifices que nous nommons la mort, le sexe féminin, le père.

En fait comme pour la mort, le sexe féminin et le père, nous pouvons la nommer, lui donner une lettre comme dans l'équation : $y = f(x)$, où la lettre f représente la fonction. Mais comme telle elle n'apparaît pas, car ce n'est ni x ni y , c'est leur rapport. x et y définissent l'objet, et si nous parlons de la fonction alors nous en faisons un objet et ce n'est plus la fonction. Il y a là un impossible, c'est-à-dire un réel. La fonction est à l'origine de l'objet mais qui a posé comme objet la fonction qui crée les objets ?

La théorie de la rondelle donne une belle illustration de cette problématique :



3) La recoupe P => la coupure => la trouure



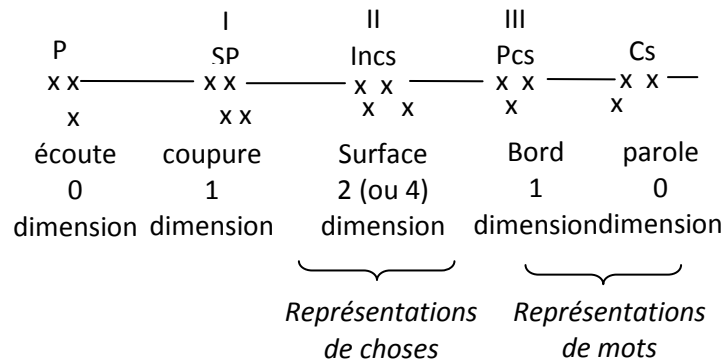
C'est après coup qu'on se dit qu'il a fallu se donner une surface « de départ » et une acoupure « à l'origine ». Après-coup, c'est-à-dire à partir du moment où l'on dispose d'un signifié grâce au mouvement des signifiants. On peut remettre en mouvement ce mouvement pour produire d'autres signifiés qui viendront en substitut de l'origine, mais ça ne dira jamais rien de l'origine comme telle.

Cette formalisation suppose l'articulation de trois fonctions pour parvenir à une fonction efficiente, c'est-à-dire qui produise de l'objet, soit, de la représentation. Cette fonction est aussi celle qui « creuse » l'espace dans lequel nous habitons et que nous appelons « réalité ». Il est intéressant de noter que tout ce que nous théorisons à ce propos se fait en deux dimensions, malgré tous artifices qu'on peut fabriquer avec la perspective ou d'autres types de convention destinés à représenter la troisième dimension. Le deuil de cette troisième dimension est indispensable pour accéder à l'écriture. Il s'ensuit que cette troisième dimension représente bien ce qu'il en serait de l'origine. Elle fait partie de cet objet « espace », ou « réalité », elle en donne l'ouverture dans laquelle il nous est possible de nous mouvoir. Il est remarquable que, de ce fait, apparemment caractéristique de l'objet réalité, elle représente dans l'écriture de la réalité (soit, notre perception de la réalité) ce qu'il en est de l'impossible d'écrire la fonction au sein même de l'objet. Pour le dire autrement, si la troisième dimension perdue dans l'écriture (c'est-à-dire dans la mémoire) se note z , elle peut à la fois se lire comme troisième dimension de l'objet et représentant de la fonction : $y = z(x)$.

Le recouplement, qui articule finalement les trois fonctions en rendant La Fonction efficiente, se propose en effet comme un point double, sur lequel le trajet de la coupure passe deux fois. C'est un point de capiton. On ne peut pas représenter cette doublure sauf par un artifice d'écriture ; seule la mémoire nous rappelle que nous repassons sur un lieu sur lequel nous sommes déjà passés. En fait, ce recouplement, c'est ce qui inaugure la mémoire comme telle c'est-à-dire l'écriture. C'est donc aussi ce qui crée, littéralement, le refoulement originaire. Mais il faut se rappeler encore une fois que c'est d'après-coup que nous pouvons le dire : nous reconstruisons de l'originaire. Le deuxième passage occulte le premier, qu'on ne peut pas retrouver sous ce second passage car il ne s'agit pas de coup de crayon mais de coupure : les deux se confondent au moment même où le ciseau parvient à son point de « départ ». La rondelle qui se détache n'est donc pas identique à ce point d'origine créée au moment de la fin. Et ce point « d'origine » pourrait être situé à n'importe quel endroit de l'acoupure : il n'est pas noté par l'origine, mais par la recoupe. Avant celle-ci, il n'y a aucun moyen de le repérer.

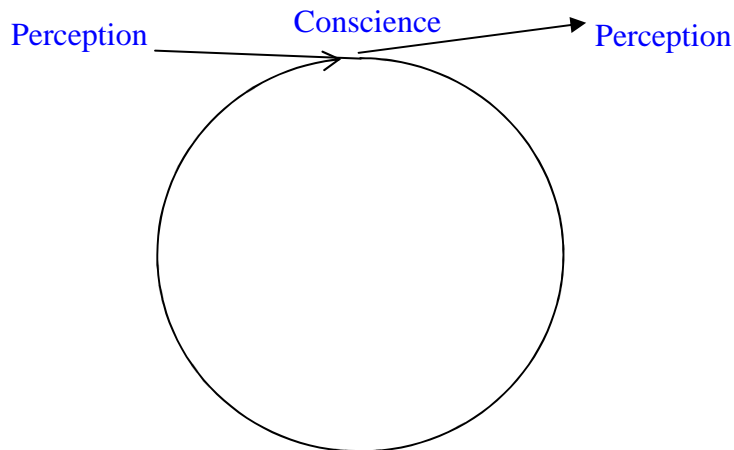
Le Freud de l'origine

On peut reprendre aussi la question à partir du schéma de la lettre 52 développé dans le chapitre 7 de l'interprétation des rêves.



Entre la perception P et la conscience Cs qu'est-ce qui est premier ? La première position du « scientifique » serait de dire : la perception bien sûr. Pourtant Freud nous dit que son schéma n'est correct qu'à condition de le lire de façon fermée, c'est-à-dire avec la conscience raboutée à la perception. Oui, on ne perçoit pas ce qui est à percevoir, mais ce qu'on nous dit de percevoir, mais pour cela il faut percevoir ce dire, ce qui n'est pas possible si nous ne le reconnaissons pas comme tel c'est-à-dire comme dire, donc si nous n'avons de représentations de mots qui informent ce qu'il y a à percevoir.

Bref ça se mord la queue comme la bande de Moebius. Ça peut donner ça :



Mais même la première incidence de l'acoupure notée perception, il faut l'imaginer comme induite par celle qui est sortie du point de capiton « conscience ».

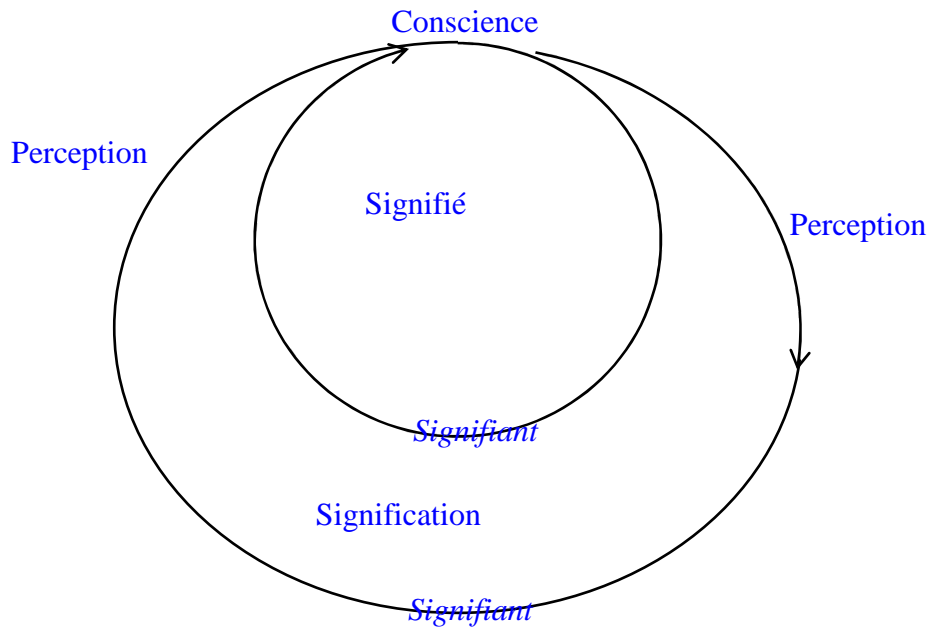


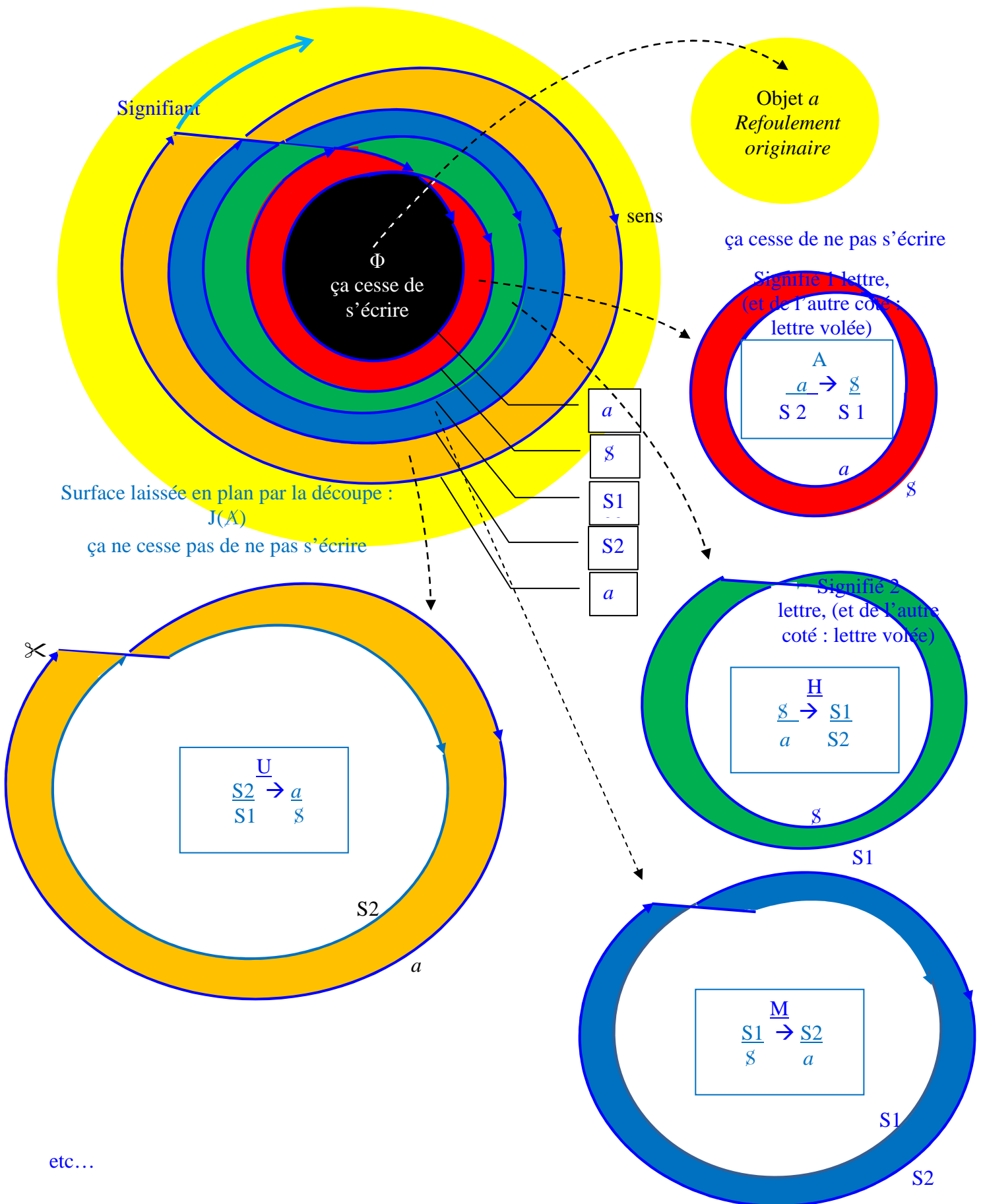
Figure dans laquelle on reconnaît le 8 intérieur cher à Lacan qui est une autre écriture de la bande de Moebius ou de la rondelle :

- De la bande de Moebius, parce qu'il y a deux passages au même endroit
- De la rondelle parce que ces deux passages sur la rondelle sont écrit en suivant le bord depuis la face du dessus ou en le suivant depuis la face du dessous, ce qui fait deux bords qui sont pourtant le même.

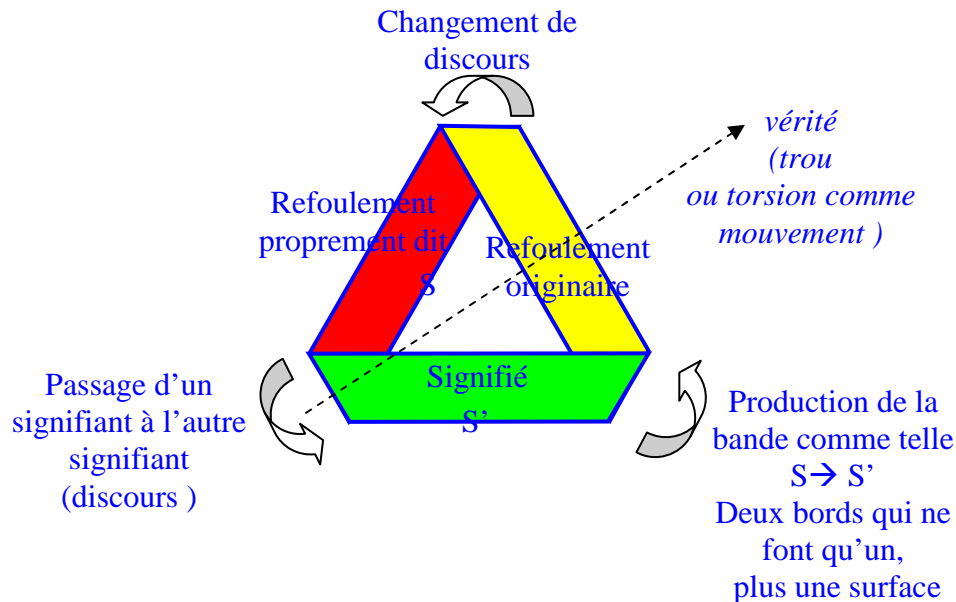
Ce bord est le tracé du signifiant tel qu'il s'inscrit en mémoire en cessant du coup d'être signifiant, puisqu'il devient lettre.

En fait pourquoi seulement deux tours ? Les 4 discours, élaborés ultérieurement en imposent 5, ce qui est l'écriture d'une bande de Moebius à 5 torsions, une chaque fois qu'on change de discours, sachant que le discours est partout, plus une « d'origine », celle par laquelle on creuse le trou central, la rondelle jaune du « refoulement originaire ». C'est aussi celle qui rejoint le discours le plus éloigné, le plus périphérique, car, comme dans le premier modèle il reste impossible de fixer une origine à ce processus, puisqu'il est circulaire. Et que ça ne cesse pas après 4 discours et 5 torsions : ce déploiement ne peut que se poursuivre en découpant toujours plus de couronnes à la périphérie, mais toujours en faisant des retours en point de capiton sur l'origine, qui, dès lors se modifie à chaque fois ;

Notez également qu'on peut parfaitement inverser la notation et le sens de flèches. On part d'un discours de l'analyste situé à l'extérieur pour parvenir à un discours universitaire situé à l'intérieur :



J'ai écrit les 4 bandes de Moebius de chaque discours à la mode ancienne, comme si elles n'avaient qu'une seule torsion : c'est pour faciliter le repérage entre une écriture et une autre. Mais bien sûr elles en ont toutes trois torsions comme l'indique la structure d'un discours : l'agent et l'autre écrivent la place du signifiant, le bord qui s'enchaîne en un autre bord. La production est la surface qui s'en trouve circonscrite. La vérité s'en déduisant comme le trou qui est autour, ou qui était là avant et dont tout le reste se déduit.



Revu et augmenté le lundi 27 juillet 2009

Ci-après, des discussions avec Jean Pierre Edberg à ce propos :

Jean Pierre Edberg :

Cher Richard,

Tout d'abord merci pour ce travail considérable dont, faisant retour à vous-même après nous avoir longtemps délaissés, vous nous avez gratifiés !

Vous nous permettrez de tenter sur quelques points de faire quelques observations, je n'ose dire critiques.

La première portera sur la notion que vous introduisez d'irreprésentable que vous associez au « refoulement primaire » (dont nous essayons ensemble de traiter).

Je crains qu'il y ait, au moins en ce qui concerne l'exposition des idées sans que le fil du raisonnement ne s'en trouve pour autant obéré, une difficulté sur la notion de représentation elle-même et, corrélativement, sur celle de « prise en charge » par la conscience :

- Ne sont susceptibles de « re-présentation » c'est-à-dire de « figuration » par des « images mentales » que des objets (concrets) – en ce sens notre système psychique fonctionnerait à la façon d'un miroir (disposant de mémoire), et toute une série d'abstractions ne sont, au sens étroit (strict) susceptible d'aucune représentation autres que dérivées ou allégoriques, ainsi :

- La liberté, la vérité, l'humanité elle-même.

- Mais d'une façon plus générale, je crains que ce ne soit ce que les médiévistes appellent la « querelle des universaux » toutes les catégories généralement quelconques.

- Il n'existe que des objets spécifiques et particuliers, la catégorie n'est qu'une notion construite par notre esprit (c'est la fonction symbolique). C'est le problème posé par Abélard, le mot « rose » aurait-il encore un sens si toutes les roses (particulières) disparaissaient ? Curieusement le langage ne fonctionne pour l'essentiel qu'avec des universaux, de symboles qui permettent parfois de désigner un objet particulier « ce chat ! », avec une exception notoire, le nom propre, susceptible de ne viser au sein d'une catégorie particulière.

- Exception au principe qui précède il existe des représentations parfaitement « imaginaires » d'objets inexistantes, le bouc-cerf d'Aristote, le cerf-volant de Jean-François Doucet (!), le dragon des légendes etc. Les nombres imaginaires ont d'ailleurs une forme d'existence, et même de représentation symbolique :

I : Racine de -1 !

- En revanche l'aptitude à créer des catégories, et du même coup à classer est manifestement inhérente au système symbolique et à la manipulation des symboles. Il peut y avoir des exceptions, par exemple Jean-Pierre Changeux fait état d'un (grand) singe qui, dès la naissance, distingue quatre catégories d'animaux dangereux pour l'espèce qu'il « désigne » par l'émission d'un cri spécifique. Mais le symbolique (les grands singes disposent de l'ébauche) ne porte en vérité que sur des « abstractions ».

Et dans le langage nous disposons de termes susceptibles de désigner (d'évoquer) des notions (des concepts) qui ne se prêtent facilement à aucune représentation proprement dite et notamment :

Le temps, la mort, l'inconscient que je peux essayer de « spécifier » en disant qu'il s'agit d'éléments dont l'existence est difficilement contestable – encore qu'elle soit « abstraite » de l'observation - mais qui ne sont susceptibles d'être « saisies » que par les traces de leur passage, la modification pour le temps, l'absence de vie pour la mort, ses « formations » pour l'inconscient.

Vous aurez beau jeu de me faire observer que la plupart de ces notions ne s'appréhendent, ne s'approchent, que dans un jeu d'opposition, la vie et la mort par exemple, notez bien que ce concept est aussi indéfinissable dans une de ses branches que dans l'autre, et que pour définir la vie, vous en venez rapidement à la définition de Bichat : l'ensemble des forces qui s'opposent à la mort. Et quand à la mort elle-même, vaste débat comme dit Lacan – et elle n'est certainement pas le nirvana bouddhiste comme ce dernier l'a très justement fait observer.

Mais, vous l'aurez compris sans que poursuive la démonstration, le langage permet précisément de prendre en compte, ne serait-ce que par l'utilisation des mots correspondants, les notions dont vous considérez qu'elles ne peuvent être prises en charge, et qui seraient dès lors objet du « refoulement primaire ».

Je crains que, dans votre lecture, vous n'ayez inversé la logique de mon raisonnement. Je dis qu'il y a un irréprésentable, ce qui est déjà auto contradictoire : s'il y a un irréprésentable on devrait un « il n'y a pas », mais c'est impossible sauf à être amener à dire le contraire de ce qu'on voudrait. Je n'ai donc pas dit qu'il y avait des notions qui ne peuvent prises en charge. Déjà si vous employez le terme notion c'est que nous en avons la notion et donc que c'est pris en charge, ce que vous soulignez ne serait-ce que par l'utilisation des mots correspondants, quoique ces mots ne correspondent en rien, justement.

Ce que j'ai dit, c'est ceci : il y a de l'irréprésentable, ce qui correspond au concept de refoulement originaire chez Freud, et un certain nombre de notions nous permettent d'évoquer cet irréprésentable par des représentations substitutives, ne serait-ce que, au premier chef, le mot irréprésentable.

Mais comme vous le dites fort bien : Vous aurez beau jeu de me faire observer que la plupart de ces notions ne s'appréhendent, ne s'approchent, que dans un jeu d'opposition, la vie et la mort par exemple, notez bien que ce concept est aussi indéfinissable dans une de ses branches que dans l'autre, et que pour définir la vie, vous en venez rapidement à la définition de Bichat : l'ensemble des forces qui s'opposent à la mort. Et quand à la mort elle-même, vaste débat comme dit Lacan – et elle n'est certainement pas le nirvana bouddhiste comme ce dernier l'a très justement fait observer.

Ben voui, j'ai beau jeu, puisque c'est de ça qu'il s'agit. Aucune représentation ne correspond à la chose représentée, mais c'est bien dans un jeu d'oppositions que nous rentrons dès que nous rentrons dans le langage. Votre exemple du Nirvana, auquel on pourrait ajouter le paradis et l'enfer de bon nombre de religion, ne sont que des substituts à l'absence de représentation de la mort. Vous aurez beau jeu (puisque cette expression vous plaît, je me permets de vous la retourner) de me dire que c'est le cas pour n'importe quel mot, alors qui n'est pas la chose. Ben voui, c'est ça. Puisque le mot est le meurtre de la chose c'est ainsi que la mort entre dans une position un peu particulière dans l'ensemble des substituts des choses auxquelles nous n'avons aucun accès direct.

Vous aurez beau jeu de me faire observer qu'à l'instar des trous ces concepts ne s'appréhendent que par leur bord, mais ils s'appréhendent !

Pour aller directement à l'objet qui vous sert habituellement de fondement dans le raisonnement : la castration, je n'ai personnellement aucune espèce de difficulté à me la représenter même visuellement, pas plus que je n'en ai à me représenter visuellement un sexe féminin ! Dites nous qu'elle (la représentation de l'absence du signifiant phallique) est difficilement supportable/acceptable, et à ce titre écartée/déniée, exactement comme la mort qui, si elle ne peut en elle-même être représentée que de façon plus ou moins allégorique est facilement « visualisable » par les objets qui lui sont généralement associées.

Ma propre mort et/ou celles de mes proches est facilement « représentables », en revanche la représentation est difficilement « soutenable » et généralement rapidement écartée et... refoulée (parfois). Mais il ne s'agit manifestement pas d'un refoulement « primaire » !

Mais si. En tout cas c'est la thèse de Freud. D'où vous vient cette subite évidence qui se manifeste par le mot *manifestement* dans votre propos ? Vous confirmez, me semble-t-il la thèse de Freud en la déniait : nous n'avons pas de représentation du sexe féminin, parce que nous l'appréhendons à partir du sexe masculin qui est représentable, en appui sur une perception qu'il n'y a pas pour l'enfant au niveau du sexe féminin. D'où l'interprétation que nous faisons de cette absence en termes de castration ; donc évidemment vous n'avez aucune difficulté à vous représenter la castration : c'est justement une de ces représentations substitués de l'absence. L'absence, le refoulé originaire, c'est le sexe féminin. La castration ce n'est pas le refoulé originaire, c'est le bord, comme vous disiez, c'est la façon dont on s'explique cette absence. Or, comme cette explication implique l'intégrité corporelle au niveau d'un organe qui est une grande source de plaisir, ça ne nous plaît pas du tout : d'où le refoulement « proprement dit ». à partir de là tout ce qui va représenter de près ou de loin la castration va être refoulé, au sens du refoulement proprement dit. Nous avons bien là la logique freudienne :

- un refoulement « originaire » comme pompe aspirante : le sexe féminin comme vide.
- un refoulement proprement dit comme pompe soufflante : la castration comme explication de ce vide, dont la crainte entraîne tous les refoulements ultérieurs. On voit bien en quoi la soufflante ne saurait exister sans l'aspirante.

Même raisonnement pour la mort : pas de représentation de la mort comme telle, c'est un vide total. Mais, explication : c'est ma disparition. Et ça, ça me fait pas plaisir du tout, d'où les refoulements proprement dits associés à l'idée de la mort.

En ce sens le père est associé à la mort et à la castration comme représentant de l'un et de l'autre au sein de l'Oedipe : ma mère n'ayant pas de phallus, je pourrais être ce phallus manquant ou le lui fournir. Mais il y en a un qui fait déjà ça : le père, et qui donc va être posé à la source de la castration, dans le système explicatif substitutif de l'enfant. Par conséquent il faut tuer le père pour éviter cette castration et prendre sa place auprès de maman. La mort devient une solution à la castration ais dans le même temps elle institue la mort comme ma disparition possible. Si je suis à la place du père, je peux éviter la castration, mais puisque le père peut mourir, moi aussi. Donc y'a pas de solution ; rien que des substituts, qui font que je vais accepter les substituts que sont les représentations.

Ceci dit, quand vous dites que vous n'avez aucun mal, vous avez beaucoup de chance. Moi, il m'en a fallu beaucoup pour arriver à me représenter non pas la castration intellectuelle qui traîne dans les livres de psychanalyse, ça c'est fastoche, mais la castration qui me concerne directement, la mienne ; ça j'ai beaucoup de mal à admettre, et encore aujourd'hui puisqu'elle ne cesse de ressortir dans mes rêves sous les formes les plus diverses, me montrant à chaque fois que ce que j'avais cru comprendre, ce n'était pas ça. Par conséquent, je peux bien lever tous les refoulements proprement dits que je veux, le refoulement originaire continue de jouer son rôle en suscitant des refoulements proprement dits.

Resterait le problème de l'absence, mais le concept existe, en revanche il est difficilement représentable, mais manifestement symbolisable, cf. le jeu du fort/da. Et la symbolisation aide à « apprivoiser » le trauma (de la séparation avec la mère pour le petit-fils de Freud).

Et vous, c'est bien de ça dont il s'agit : juste « aider à », car le trauma comme tel c'est-à-dire l'entrée dans le langage, c'est-à-dire le refoulement originaire, ça ne s'évacue pas.

Jusqu'à un certain point vous pourriez soutenir que le symbole est une forme de représentation de l'irreprésentable mais, précisément, il en permet la prise en charge consciente !

Une certaine forme de prise en charge, comme vous le disiez plus haut, qui « aide à » mais qui ne prend pas tout en charge.

Je peux essayer pour finir de le dire autrement : je pense que le refoulement primaire est liée à l'entrée dans le langage

Vous nous sommes d'accord.

et à l'abandon qu'il suppose : à la perte de tout un monde sensoriel (le « bouquet gustatif » d'Henri Rey-Flaud), le sein, la tétée etc. C'est certainement une sorte d'appauvrissement dans la perception du réel,

Là, non je ne vous suis pas sur l'emploi de ce vocabulaire : le réel est justement ce qui échappe à toute perception, la perception étant irrémédiablement encodée par le symbolique, ce qui nous permet d'appréhender la réalité. Appauvrissement non, pas forcément. On peut très bien le considérer comme un enrichissement car ce que nous gagnons dans l'affaire c'est le rapport aux autres, par lequel passe nécessairement notre rapport aux objets donc à l'environnement, à la nature, si vous voulez.

Mais perte oui, la perte étant déjà un mode explicatif du vide comme tel, qui n'est perte de rien du tout.

l'abandon d'une partie de la réalité sensorielle, en particulier de l'olfactif. En revanche le symbolique apporte avec lui une possibilité d'apprivoiser le trauma et de « faire avec » par exemple l'absence !

vous.

Amicalement

Humblement, et avec tous mes remerciements, et mon amitié (déférente), cher Richard !

Jean-Pierre Edberg

Si le système psychique fonctionnait à la façon d'un miroir à mémoire, nous n'aurions que des images particulières. Pour évoquer une table, il faut déjà disposer d'une abstraction de la série « table ». D'où la nécessité de passer par un système symbolique (de classification, et de symboles de classes)

Vous insistez sur cette question de classification, mais je crois que ça fait problème. Certes la classification est un mode de pensée, un mode d'approche. Mais pour accéder au mode de pensée scientifique je crois qu'il faut s'en dégager. La classification est un mode qui permet de se repérer en donnant des relations entre des objets. D'où le concept de trait unaire chez Lacan. Oui, la mamelle permet de distinguer la catégorie des mammifères. Sans doute est-ce là le préalable historique de toute science. Mais est-ce que ça dit quelque chose de la relation de la vache à son petit, à part que le veau a besoin de sa mamelle, ok ? et notez bien qu'en faisant cette innovation conceptuelle (appuyée toutefois sur *l'einzigiger Zug* de Freud), Lacan rappelle que ceci ne fonctionne que d'une négation : la catégorie des mammifères ne se crée que de l'exclusion de tous ceux qui ne sont pas porteur de mamelle. L'abstraction symbolique fonctionne ainsi par négation, renvoyant encore une fois au meurtre de la chose. En notant cela, Lacan ne fait pas une catégorie : il montre comment fonctionne le système des catégories et en cela il ne fait pas catégorie, au contraire, il indique la loi fondamentale du langage valable pour toutes les catégories et au-delà, pour tous les mots : un mot ne vaut que parce qu'il exclut tous les autres mots (à bémoliser de l'ambiguïté qui justement suppose que ce mot exclut beaucoup d'autres mots, mais pas tous). Ceci vaut partout et toujours, comme toute loi scientifique, contrairement au trait unaire qui ne vaut que pour définir une catégorie et cesse de valoir pour la catégorie d'à côté.

. Vous noterez parce que la difficulté est actuelle le problème que pose les « banques d'images », vous ne pouvez guère classer des images que par catégories que vous créez avec des mots, par exemple images claires, images obscures, scènes de jour, de nuits, parents, enfants, etc. En bref les « pictogrammes » de vos appareils photos !

Voui : une banque d'image n'a pas vocation à faire science. La physique n'est pas une banque d'image, la psychanalyse non plus ;

28/12/2008

Je trouve aujourd'hui une autre formulation de la « pompe aspirante du refoulement originare. Je l'ajoute, en vrac...

J'ai cru lire chez Freud que l'amour était primaire, l'amour pour la mère qui développe ensuite la jalousie à l'égard du père, donc l'agressivité, tandis que l'amour coexistant pour ce père oblige à modérer, voire à refouler, la dite agressivité.

D'un autre côté, si on part sur la piste du *fort-da*, l'agressivité est bien ce qui fait rentrer le petit d'homme dans l'humanité, car c'est en jetant sa mère au loin (et pourquoi pas son père : « va-t-en à la guerre », dit Freud en citant un autre exemple) que l'enfant ramène un objet d'amour qui, de ce fait même, reste ambigu : j'aime justement l'objet que je viens de rejeter sous forme de Chose ! Je crois que tout objet d'amour conservera les traces de ce rejet primaire (refoulement originaire) qui fera « force d'attraction » pour le refoulement ultérieur.

lundi 20 juillet 2009